

D'UNE RIVE A L'AUTRE

Cet ouvrage a pu être écrit grâce au témoignage oral de Diana, Roland et Léon, qui en ont confié la rédaction aux Éditions Clepsydre, en particulier à Luce Cadranel, Michel et Pascale Cordier.

Éditions Clepsydre
Rue Al' Gaille, 9
1400 Nivelles
Tél. +32 (0)67 21 14 66

www.clepsydre.be (en français)

Autres ouvrages parus chez le même éditeur :
voir quelques exemples en fin de volume.

© 1994: Editions Clepsydre

Diana Léon Roland

D'UNE RIVE

A

L'AUTRE



Note de l'éditeur

La vie de chacun d'entre nous mérite d'être racontée. En effet, elle n'est comparable à aucune autre, et riche d'un passé unique, elle constitue les racines du futur.

Or, très souvent, les enfants négligent de solliciter leurs parents et grands-parents pour qu'ils racontent leur vie, alors qu'ils ont tant à évoquer. Et ces derniers, croyant ne pas intéresser leur entourage, en disent peu hormis quelques anecdotes -toujours les mêmes - relatives à l'une ou l'autre période marquante de leur vie; sans cesse ressassées, ces histoires sont vite considérées par les jeunes comme du radotage.

Pourtant, nous le savons, lorsque l'occasion est véritablement donnée aux uns de se raconter et aux autres d'écouter, l'enchantement opère, nous changeons d'univers.

Puis, le temps reprend sa course ... On déforme ce qui a été raconté ou on l'oublie, on néglige aussi de recréer ces moments privilégiés, de sorte que des pans entiers de notre histoire nous demeurent inconnus.

L'objectif de *Clepsydre* est de recueillir, par le simple dialogue, des souvenirs personnels pour les transmettre, sous forme de livre, à la famille et aux proches.

Un peu comme un album de photos, mais d'une manière infiniment plus riche. Parce qu'un texte écrit peut exprimer des émotions, des impressions, transmettre des réflexions aussi, apporter plus de nuances; bref, tenir compte de toutes les réactions aux événements survenus au cours d'une vie.

Un tel livre nous permet de reprendre contact avec nos racines et peut constituer un véritable témoignage historique.

Il aide les plus jeunes à mieux comprendre l'évolution du monde à travers la vie d'un proche. Il donne un sens de l'histoire contemporaine d'une manière plus concrète qu'un manuel scolaire.

Enfin, un tel voyage dans le temps est aussi l'occasion pour plusieurs d'entre nous de prendre du recul par rapport à nos valeurs et à nos besoins. Certains y trouveront même une leçon de vie.

Dépourvus de prétention littéraire, les ouvrages conçus par *Clepsydre* sont directement issus d'entretiens enregistrés. Une fois transposés, ces derniers deviennent des récits passionnants, fidèles à leur narrateur et respectant aussi bien leurs expressions que leur manière d'être.

Trois récits

Ces brefs récits n'ont ni la prétention ni l'ambition d'être complets. Ils donnent néanmoins une excellente idée de quelques épisodes de l'existence de Diana, Roland et Léon.

Trois vies bousculées par la guerre, mais aussi par les aléas professionnels, dans des activités et sous des latitudes différentes ...

Diana a côtoyé des cultures très diverses, tout en sauvegardant la sienne avec force. Roland a connu le grand large, les côtes africaines, la France, enfin la Belgique. Quant à Léon, enfant de la technique, c'est un pur produit wallon.

– Extrait (Diana) –

L'histoire de Diana	11
Mon enfance: terreurs ...	13
... et bonheur	18
La caserne de Tiria	22
Smyrne la grande	25
Adieu la Turquie	27
Nos débuts à Rhodes	29
Marco, le nouveau voisin	34
Le décret fatidique	37
L'année 1939	44

L'histoire de Diana

"Qui pensait devoir dire adieu à Tiria en ce temps-là?" s'est un jour exclamée Diana en évoquant sa vie. Plus tard, elle me confia: "Ah! Qui pensait quitter Rhodes?" Et encore: "Nous étions si bien au Congo!" Enfin: "Nous aurions dû rester à Ashdod ..."

Tous les endroits où elle a vécu, Diana a dû les quitter, les uns après les autres, avec beaucoup de regret, poussée par les événements.

Et pourtant, ce qui apparaît en filigrane, c'est, malgré la contrainte, ou peut-être à cause de celle-ci, une merveilleuse faculté d'adaptation à un environnement chaque fois différent.

Mon enfance: terreurs ...

Officiellement, je suis née en 1917, mais en recoupant avec les dates de naissance de mon frère et de mes cinq soeurs, je suis sûre d'être née deux ou même trois ans plus tôt. A cette époque, en Turquie, il n'y avait pas d'obligation à déclarer immédiatement la naissance des enfants, de sorte que j'ai peut-être vu le jour en 1914. Je n'ai absolument aucun souvenir de la guerre 14-18. Tout ce que j'en ai retenu de personnel est que mon père s'était fait réformer de l'armée. Maigre comme il était, ma mère ne souhaitait pas le voir se battre. Il avait un ami médecin qui lui dit: "David, ta femme a raison, je ne te laisserai pas partir à la guerre comme ça." Il lui donna une potion qui ferait croire qu'il avait la jaunisse. Il devint effectivement jaune, mais je crois que cela ne suffit pas à réformer mon père, car je sais que ma mère, elle aussi, se démena beaucoup: à plusieurs reprises, il fut rappelé à l'armée; courant les bureaux administratifs, ma mère se battit pour lui, le plus souvent à coup de pots-de-vin. Et elle réussit: mon père ne connut jamais l'armée en temps de guerre.

Après ce premier malheur, deux catastrophes accablèrent mon pays: une épidémie de choléra et un incendie. Il est vrai que ces deux événements ne furent pas tout à fait simultanés. Mon pays, c'est Tiria, en Turquie, où je suis née comme mon frère et mes soeurs; ma famille y était installée depuis quelques générations déjà. Le choléra s'étant déclaré en ville, nous partîmes nous réfugier dans un village perdu dans la montagne, au milieu des pins merveilleusement

odorants. De là, mon père descendait souvent à Tiria, à cheval, pour ses affaires.

Un jour, un messenger (car bien sûr il n'y avait pas de téléphone) arriva tout agité au village pour nous annoncer que Tiria était en feu. Immédiatement, mes parents descendirent en ville pour sauver ce qui pouvait encore l'être. Mon père avait à l'époque un magasin et, ne sachant plus s'il était assuré ou non contre l'incendie, il s'efforça d'enlever tout son stock de marchandises avant que le feu ne gagne le dépôt. Quant à ma mère, elle se précipita à la maison, mais elle réagit de façon très différente. Le feu étant déjà présent dans l'une ou l'autre pièce, elle sentait qu'elle devait faire vite. Seulement elle paniquait tellement qu'elle s'empara juste d'un plateau en argent; c'est la seule chose qu'elle sauva! A peine fut-elle sortie de la maison que le toit s'effondra.

De retour au village, tous deux ne cessaient de se lamenter sur la perte de tous leurs biens. En effet, mon père ne gardait pas beaucoup d'illusions quant à son magasin dont il ne devait rester que des décombres. Contre toute attente, il s'avéra non seulement que nous étions couverts par l'assurance, mais aussi que le magasin était resté intact! Il n'y avait plus qu'à attendre le remboursement pour les dégâts de la maison, se mettre en chasse d'une autre et acheter de quoi y vivre: notre séjour dans le village ne devait durer que quelques mois, aussi n'avions-nous pas emporté grand-chose; il fallut donc tout racheter. Une fois le risque de choléra disparu, mes parents se mirent dès lors en quête d'un logement à Tiria. Ce ne fut pas facile, plusieurs quartiers ayant été dévastés. Fatigués de tant chercher, ils se décidèrent pour une petite maison dans une rue mal famée, fréquentée par des femmes assez peu recommandables.

Mes parents ne s'y installèrent qu'avec réticence, pensant à leurs six enfants dont les trois derniers encore bébés! Nous n'y restâmes que quelques mois, le temps de trouver autre chose.

C'est là que ma grand-mère paternelle s'éteignit. Elle avait toujours vécu avec nous depuis la mort de mon grand-père. Comme le veut notre coutume, c'est au fils de recueillir ses vieux parents en cas de besoin.

Ma mère finit par acheter une maison digne de ce nom. Une particularité y était cependant attachée: le propriétaire qui nous la vendait nous fit promettre de ne jamais déloger la vieille femme qui y habitait déjà. Nous tîmes parole: l'Hermana Mazalto y vécut jusqu'à sa dernière heure.

"Hermana", c'est ainsi qu'on nommait les dames d'un certain âge à cette époque et qu'on s'adressait à elles; en judéo-espagnol cela signifie littéralement "soeur"; quant au prénom "Mazalto", relativement courant alors, il est tiré de l'hébreu "mazal tov": "bonne chance".

L'Hermana Mazalto savait beaucoup de choses, elle soignait les gens avec des médicaments de sa composition, et d'ailleurs l'unique pièce qu'elle habitait débordait de petites bouteilles. Elle n'avait que cet espace, assez grand pourtant, où se trouvait un coin-cuisine dissimulé par un paravent.

C'était une toute petite femme, qui ne prenait pas beaucoup de place; elle était déjà très vieille quand nous l'avons connue mais aussi très écoutée: à minuit parfois, des gens désespérés venaient lui demander de l'aide; à une heure aussi tardive, il s'agissait le plus souvent d'un villageois lui demandant d'accoucher sa femme. Comme elle était sourde,

c'est la maisonnée tout entière qui était réveillée à ce moment-là! Mais nous avons tous beaucoup d'estime pour elle, car, sans être médecin, elle parvenait à guérir bien des malades. Aucun des trois enfants de l'Hermana Mazalto ne voulut recueillir son savoir de guérisseuse; une de ses belles-filles, cependant, apprit d'elle le métier de sage-femme.

A Sokia, appelée Scala Nuova en italien, vivait un des fils de l'Hermana Mazalto. Celui-ci avait monté une affaire avec un associé turc pour vendre des poulets et des oeufs. Cette association finit très mal, malheureusement. Le Turc était extrêmement jaloux du fils. Je ne sais pas ce qui se passa entre eux. Toujours est-il qu'une nuit, le Turc entra chez son associé et tua toute la famille à la hache - huit personnes en tout! Un des enfants put échapper au massacre: il était couché de telle manière que seule sa main fut coupée; de douleur et de terreur il s'était aussitôt évanoui, de sorte que le fou ne s'aperçut pas qu'il était encore en vie. En quittant la maison, le Turc en cadenassa toutes les entrées. Le lendemain, l'heure était déjà avancée lorsque les voisins s'inquiétèrent de ne voir aucun membre de la famille; ils aperçurent les cadenas, les firent sauter, découvrirent le petit Juseppo terrorisé et surtout toute la famille massacrée. Comment allaient-ils l'annoncer à l'Hermana Mazalto? Ils ne trouvèrent rien de mieux que de lui envoyer les draps ensanglantés. Lorsqu'elle vit les draps et qu'on lui eut raconté le drame, quels hurlements de douleur ne poussa-t-elle pas! On ne retrouva jamais le Turc, et l'affaire fut close.

Le petit Juseppo - il avait alors six ans, comme ma soeur Allegra - vint vivre auprès de sa grand-mère, chez nous; nous le considérions comme notre frère. Le pauvre, avec sa

main coupée, il manquait d'habileté. Il disait: "Quand je serai grand, je travaillerai pour me payer une prothèse!" Il ne savait pas que ses parents avaient souscrit une assurance et qu'il disposerait d'une indemnité d'orphelin à vingt et un ans. Lorsque ce moment arriva, il vivait alors à Rhodes avec nous. En effet, à la mort de sa grand-mère, il avait été recueilli par son oncle ou sa tante à Tiria. Mais plus tard, lorsque nous partîmes pour Rhodes, il nous suivit. A vingt et un ans donc, la compagnie d'assurance lui versa son indemnité dans une banque de Rhodes.

Malheureusement, il n'eut pas le temps d'en jouir. Voici pourquoi. A cette époque, nombreux étaient les jeunes Juifs qui partaient à l'étranger: Rhodes était si petite qu'il y avait là peu d'avenir pour eux. Le gouvernement italien, en place dans l'île, interdisait de faire sortir des capitaux: chacun avait le droit d'emporter l'équivalent de quelques milliers de francs belges, de quoi donc subsister quelques semaines. Une des connaissances de Juseppo voulait partir pour la Palestine. Il fit croire à Juseppo que, si celui-ci lui prêtait de l'argent, il le ferait fructifier en Palestine et le rembourserait plus tard avec une plus-value qui dépasserait largement les intérêts qu'il percevrait de la banque. Celui-ci accepta, ... mais plus jamais il ne revit ni l'ami ni son argent!

Plusieurs années après cette triste histoire, Juseppo, entrant dans une boucherie de Rhodes, crut reconnaître l'assassin de ses parents en la personne du boucher. Il arriva chez nous en état de choc. Convaincu de ce qu'il avançait, il voulait le dénoncer à la police. Mon père, considérant que présomption n'est pas preuve, l'en dissuada. Juseppo, dégoûté, révolté, décida alors de quitter Rhodes définitivement. Et nous le perdîmes de vue.

... et bonheur

Notre maison était très grande. Nous en occupions une aile, et l'autre, nous la louions à un cousin de ma mère et à sa famille; entre les deux, il y avait le logement de l'Hermana Mazalto. Nous n'avions pas de véritable jardin; mais à l'arrière de la propriété, au-delà de l'endroit servant à lessiver, s'étendait un verger avec des pruniers, des oliviers et une vigne. La maison comportait un très grand "cour-tijou" (cour intérieure) bien placé, dont nous profitions un maximum l'été, grâce à un canapé qui y restait en permanence.

Comme la soeur de mon père habitait la maison d'à côté, ma soeur Allegra, véritable garçon manqué, m'entraînait à sa suite pour grimper sur le mur du courtijou menant chez notre tante. Nous atterrissions sur sa terrasse ou plus loin, dans sa vigne, après avoir couru sur le mur large d'une cinquantaine de centimètres. Allegra avait sans doute neuf ans, et moi sept, quand elle me disait: "Vamos, Diana, vamos ande la tante Sarota (allons, Diana, allons chez la tante Sarota)." Et je la suivais. Mais la tante Sarota, qui nous voyait faire, s'écriait: "Ijas, ijas queridas, vos vaj a caer un dia, vos vaj a matar! (mes petites chéries, un jour vous allez tomber, vous allez vous tuer)." Allegra répondait alors, sûre d'elle et pleine de malice: "Tante Sarota, no mos matamos, mosotros tenemos siete almas! (tante Sarota, nous ne nous tuerons pas, car nous avons sept âmes)."

Sarota avait trois filles, Caden, Allegra, Mathilda, et un garçon, Isaac. Nous étions très proches, mais malheureusement les circonstances nous ont séparés à l'adolescence.

Quarante ans plus tard, c'est avec beaucoup de plaisir que j'ai accueilli à Bruxelles la fille de ma cousine Allegra, Judith, venue d'Israël en tant que jeune enseignante; elle y est restée toute une année et je l'ai invitée plusieurs fois chez nous.

Mon grand-père maternel était teinturier; les clients lui apportaient du linge et des vêtements à teindre. Pour certaines couleurs telles que le vert ou le rouge, il fabriquait lui-même ses teintures avec des plantes, les autres couleurs étant obtenues à partir de produits chimiques. Il fabriquait en outre des peintures pour le bois et les murs. Un chaudron bouillait en permanence dans son atelier où il travaillait comme un artiste en pleine création.

Ma mère fut l'une de ses premières clientes. Aidée par son père, ils ont ainsi rafraîchi toute la maison, repeignant par-ci, rebouchant les lézardes par-là. Mon grand-père l'aimait beaucoup; de ses cinq filles et de son fils, c'est Luna, ma mère, qu'il préférait. Elle était son troisième enfant, après Bohora et Haïm; ensuite venaient encore Victoria, Hermosa et Zinbul. Sans doute la préférait-il parce qu'elle savait tout faire.

Ma mère était, elle aussi, une sorte d'artiste: elle faisait des dentelles, des broderies, mais se distinguait également par ses spécialités culinaires. A las Frutas, la fête de Tubishvat, les voisins s'envoyaient mutuellement des fruits apportés par les enfants; Luna, elle, offrait des sabots qu'elle taillait dans des carottes. Toutes nos pâtisseries, entre ses mains, prenaient une tout autre allure: les "pasteles", petits pâtés tout ronds fourrés de viande, elle les faisait à double étage; les "travados", autres petits pâtés, sucrés cette fois et farcis d'un mélange de noix, amandes, cannelle et clous de girofle, elle ne les recouvrait pas de

miel comme tout le monde, mais de sucre impalpable; quant au "pignonate", formé de petits losanges de pâte cuite nappés de miel, au lieu de confectionner ceux-ci tout petits, comme c'est l'habitude, elle les faisait très grands et tout fondants. Ils étaient inimitables. Quand nous sommes allés habiter à Rhodes, elle a surpris plus d'un des nôtres avec toutes ses préparations. Mes amies d'aujourd'hui qui l'ont connue autrefois, comme Amélie Tarica, me demandent encore: "Mais comment ta mère faisait-elle ce curieux "pignonate"? Quelle était donc sa recette?"

Personne ne le saura parce qu'elle ne nous a pas transmis le secret de ses spécialités. C'est pourquoi moi-même je veille à apprendre à mes filles tout ce que je sais en matière de cuisine.

Les familles de mon père et de ma mère étaient très proches; c'était en grande partie parce que nous habitions à proximité les uns des autres, en ville. Ma grand-mère maternelle habitait en face de chez nous et tante Sarota, tout à côté; quant aux deux plus jeunes soeurs de ma mère, elles étaient très souvent à la maison pour nous aider au ménage, en plus de l'Hermana Malca, notre femme de ménage, une veuve juive sans grandes ressources et qui venait chez nous une fois par semaine.

Le soir, pour passer le temps, nous nous rendions mutuellement visite. On bavardait, on se racontait des histoires, en grignotant par exemple des châtaignes, dont on avait des bassines entières, ou des "pasteles". Pour pimenter un peu la soirée, les maîtresses de maison faisaient parfois des "chacas", des plaisanteries: l'un ou l'autre d'entre nous, pensant croquer un bon "pastel" de viande avait la surprise de le trouver rempli de coton!

C'était très gai. Nous vivions alors une vie heureuse parce que nous étions entourés de toute notre famille et que nos sentiments réciproques étaient très forts; que ma tante, ma grand-mère ou ma mère nous adressent une remarque, nous ne faisons pas de différence et l'écoutions de la même manière.

La caserne de Tiria

Un de nos murs donnait en partie sur la caserne de Tiria. Il arrivait que les soldats, pour échapper à l'entraînement militaire qui était très dur en Turquie, grimpent dans un arbre poussant contre le mur de la caserne et fuient par chez nous. En effet, de l'arbre, ils avaient la possibilité de sauter dans la galerie qui surplombait le courtijou et sur laquelle s'ouvraient nos chambres. Ils descendaient l'escalier intérieur jusqu'au rez-de-chaussée, ouvraient la porte de la rue et s'en allaient tranquillement chez eux. Mon père s'indignait que des étrangers considèrent notre maison comme un passage public et qu'ils puissent entrer dans nos chambres et nous voler; il finit par se plaindre aux responsables de la caserne et l'arbre fut coupé.

Cette caserne mettait beaucoup d'animation dans la rue. Tous les jours, le drapeau était hissé avec tambours et trompettes. Aux grandes occasions, les militaires paradaient devant la caserne et toutes les femmes de la haute société turque venaient chez nous, accompagnées de leurs enfants, pour mieux les observer de nos balcons. Ma mère préparait des gobelets pour qu'on puisse se laver les mains.

Le système de distribution d'eau était alors assez rudimentaire.

Chaque maison avait une arrivée d'eau courante; elle était amenée par un tuyau circulant de maison en maison; un robinet la laissait couler au-dessus d'un bassin maçonné dans le sol du courtijou; pour que l'eau du bassin ne se

souille pas, celui-ci était fermé par un couvercle. Le tuyau d'eau partait de chez nous vers la mosquée se trouvant un peu plus loin. C'est pourquoi d'ailleurs, la journée entière du vendredi, il ne nous était pas permis de prendre de l'eau fraîche - nous avons fait des provisions la veille -, celle-ci étant réservée à la mosquée, puisque le rite musulman veut que les fidèles, à certaines occasions, se lavent les pieds avant d'y entrer. Les Turcs s'aspergeaient les pieds d'eau avec un gobelet.

Un jour de parade, ma mère avait préparé, comme à son habitude, des gobelets. La petite fille du commissaire prit l'un d'eux, but de l'eau puis s'amusa à cracher dans le bassin. Ma mère l'entraîna dans une pièce, ferma la porte et lui infligea deux bonnes gifles. La petite ne manqua pas d'aller se plaindre à son père; elle eut tort parce que celui-ci l'obligea à venir demander pardon à Luna Hanoum (madame Luna) et à lui baiser les mains.

La caserne apportait également de l'animation dans des circonstances très particulières: lorsque les condamnés à mort étaient exécutés, ce qui se faisait par pendaison. Quant à moi, j'étais encore bien petite, je regardais le pendu, qui restait là toute la journée pour que personne ne puisse le manquer, et je rapportais mes observations à ma mère: "Maman, tu as vu, le pendu avait la langue hors de la bouche, ou encore: il portait une curieuse chemise longue et blanche." Ma mère, qui trouvait inconvenant de montrer cela aux enfants, essayait de nous cacher ce spectacle en accrochant des rideaux à la galerie d'où nous pouvions tout voir. Elle finit par intervenir auprès des responsables de la caserne, le jour où l'on pendit douze condamnés sur des potences dressées les unes à côté des autres. A partir de ce moment, je n'en ai plus vu.

Entre femmes, nous fréquentions volontiers nos voisines turques. A l'heure du thé, nous nous réunissions chez l'une ou l'autre, on préparait du café, turc bien sûr, du "cave alti", mais aussi du thé et du café au lait - nous les enfants, nous allions boire du café turc? Non! L'une d'elles était une juive convertie à l'islam bien avant que nous ne fassions sa connaissance, son mari étant musulman. Je me rappelle que puisque sa maison était accolée à la nôtre par l'arrière, elle avait émis l'idée de percer une porte dans le mur qui séparait les deux habitations pour faciliter le passage de l'une à l'autre. Mon père, ne le souhaitant pas, avait prétexté: "Le mur n'est pas assez solide pour soutenir une porte." En réalité, il se méfiait très fort des Turcs qui avaient la réputation de ne pas aimer les Juifs; il n'était en effet pas rare d'entendre qu'à Stanbol (Istanbul), un "soulèvement" de Turcs avait entraîné la mort de plusieurs Juifs.

La voisine que nous préférions était Bessimé parce qu'elle avait une fille, Nessimé, du même âge que ma soeur Allegra. Leur intérieur, typiquement turc, était très raffiné: nous nous asseyions par terre où étaient soigneusement disposés des matelas étroits et des coussins. Nous allions également assez souvent chez la femme du docteur Mustabey, des Turcs qui habitaient en face de chez nous, des gens très comme il faut: dans tout Tiria circulait une seule auto, c'était celle du docteur Mustabey, et à Smyrne, un parc portait ce nom, en hommage au grand-père du docteur.

Smyrne la grande

Nous connaissions bien Smyrne où nous possédions également une maison. Mon père y allait chaque semaine pour ses affaires: il y commandait des marchandises pour ses magasins qui remplissaient toute une rue de Tiria et qui étaient tenus par des gérants turcs. Celui qui tenait le magasin de verreries était très sympathique. Un samedi, il nous invita tous chez lui pour le café. Quand il nous accompagna à la porte, ma mère le remercia encore et lui dit: "Nous avons passé un moment très agréable, ta mère fait des gâteaux vraiment délicieux!" C'était la chose à ne pas dire: nous n'avions pas rencontré sa mère, mais sa femme! En fait, elle était beaucoup plus âgée que lui, ce qui n'était pas trop étonnant ... étant donné sa fortune. Heureusement, le gérant n'était pas rancunier: par la suite, chaque fois qu'il rencontrait ma mère, il plaisantait avec elle de sa bévue et lui disait en riant: "Luna Hanoum, tu te rappelles ce que tu m'as dit au sujet de ma femme?"

Grâce à mon père, nous allions souvent à Smyrne. Il estimait que Tiria, qui était pourtant déjà respectable avec ses six synagogues, ne nous aurait pas permis, en comparaison, d'évoluer comme il le souhaitait, et il avait décidé d'acheter une deuxième maison à Smyrne, grande ville à proximité, où nous, les enfants, passions toutes les vacances. Nous mettions quatre heures en train pour y arriver; plus tard, lorsque l'autobus fit son apparition, deux heures suffirent. La maison était gardée en permanence par une dame que nous connaissions déjà à Tiria. C'est grâce à celle-ci que l'idée était venue à mon père de prendre une

maison à Smyrne. Le jour où cette dame exprima le désir d'aller y vivre avec sa fille, mon père pensa qu'il serait commode de lui faire garder notre maison et de lui demander de s'occuper de nous quand nous nous y rendrions, ce qui arrivait le plus fréquemment sans ma mère.

Adieu la Turquie

Nos deux résidences occupaient largement notre temps. Qui avait l'intention de quitter Tiria? Si nous l'avons fait, c'est uniquement en raison des menaces reçues par mon père.

Commerçant aisé, David suscitait les envies des Turcs. Sans compter qu'il sentait que son statut de Juif ne l'aidait pas. Après tout, les Juifs n'avaient pas les mêmes droits que les Turcs, ils ne pouvaient voter.

Avec ses magasins, on peut dire qu'il possédait toute une rue de Tiria. De plus, il était le propriétaire des immeubles des magasins, tous sauf un qu'il louait à un Turc. Celui-ci aimait beaucoup mon père, il venait souvent le voir, s'asseyait dans un coin et bavardait pendant que mon père attendait les clients. Devenu vieux, il dit à mon père: "Ecoute David, quand je mourrai, c'est mon gendre qui reprendra mes affaires; je te préviens, il ne t'aime pas, tu auras beaucoup d'ennuis avec lui."

En effet, après la mort du vieux, son gendre vint trouver mon père, un jour, et lui demanda de restituer le local dans les plus brefs délais. Mon père essaya d'argumenter et d'obtenir un délai raisonnable, le temps qu'il puisse se débarrasser de la marchandise existante: soit la vendre à moitié prix, soit trouver un autre magasin ou un entrepôt. C'est alors que le gendre sortit un revolver et le menaça: "Ou tu me donnes ce magasin, ou tu quittes la ville."

Mon père comprit rapidement que jamais le gendre ne le laisserait en paix, même s'il lui rendait le magasin dont il n'avait aucun besoin réel, d'autant plus que ce Turc était haut placé dans l'administration: s'il tuait un Juif, il ne serait même pas inquiété. Le lendemain, sa décision était prise: il alla demander un passeport à Smyrne et dès que celui-ci fut prêt, il quitta définitivement le pays; il avait trop peur pour sa vie. Les autorités, aussitôt, firent mettre des scellés sur les portes de ses magasins: ainsi, en Turquie, dès que quelqu'un quittait le pays, ses biens étaient confisqués.

Du jour au lendemain, nous nous retrouvâmes sans ressources: nous n'avions plus rien, car plus personne ne pouvait avoir accès à nos magasins. Le gouvernement finit par procéder à une vente aux enchères des marchandises et nous ne pûmes même pas emporter un mouchoir!

Je ne comprends pas pourquoi mon père avait quitté le pays: il devait connaître cette loi. Il aurait pu se réfugier à Smyrne ou à Stanbol et tout cela ne serait pas arrivé. Mais il avait eu bien trop peur.

Nous sommes restés presque un an sans revoir mon père, parti à Athènes chez une connaissance de Tiria. Finalement, il décida d'aller s'établir à Rhodes et nous fit venir. Quelle déception pour nous! Par rapport à Smyrne, l'île de Rhodes était vraiment très petite. Nos débuts y furent assez difficiles. Nous étions profondément déprimés d'avoir dû quitter la Turquie, notre chez nous, le confort, la famille. A Rhodes, nous nous sommes retrouvés bien seuls et nous nous sommes aperçus qu'on ne nous aimait pas.

Nos débuts à Rhodes

Rhodes était un territoire que l'Italie avait annexé en 1912 lors de la guerre de Tripoli, chassant la majorité des habitants turcs. Les Juifs se partageaient l'île avec des Grecs qui vivaient de leur côté, et une petite communauté turque habitant les mêmes quartiers que les Juifs. Juifs et Grecs ne s'entendaient pas beaucoup, surtout pas après un match de football! Quand nous sommes arrivés à Rhodes, en 1929, nous ne connaissions personne de la communauté juive. Petit à petit, nous nous sommes intégrés, en commençant par fréquenter nos voisins; ils venaient notamment le soir à la maison. Nos premières connaissances furent Nissim Hougrou et ses parents.

Vingt-quatre ans plus tard, en 1953, lorsque Diana, avec son mari et ses trois enfants, quitte Tanger pour venir à Kananga au Zaïre - qui, pendant quelques années encore, s'appellent respectivement Luluabourg et le Congo -, elle retrouve Nissim Hougrou, marié, avec des enfants lui aussi. Il tient alors une petite épicerie. C'est à deux pas de chez eux que Diana va s'installer avec les siens. Au Congo, elle parcourra un bon bout de chemin, avant et après l'indépendance. Au moment de l'élaboration de ce livre, plus de quarante ans plus tard encore, Diana a une pensée émue pour Nissim qui vient de décéder. Comme elle et beaucoup d'autres de la communauté séfarade de Rhodes, il avait fini par s'établir à Bruxelles. Désormais, c'est avec sa femme Elsa, seule, que Diana continuera à échanger quelques nouvelles quelques réflexions au téléphone.

Arrivés de Turquie en 1929, nous avons eu beaucoup de peine à nous adapter à notre nouvelle vie. Les Rhodiotes ne nous aimaient pas: avec cinq filles dans notre famille, ils savaient que nous allions "prendre leurs fils". Or la communauté juive en avait déjà si peu, étant donné qu'ils émigraient tous, à peine les études terminées. Beaucoup d'entre eux étaient partis en Amérique avant qu'il n'y ait des quotas d'entrée. Lorsque nous sommes arrivés à Rhodes, les jeunes partaient plutôt pour l'Afrique.

Mon père put commencer une affaire grâce à la recette obtenue en vendant la majorité des bijoux que ma mère était parvenue à faire sortir de Turquie: une partie de leur épargne s'était toujours trouvée sous forme de bijoux - plus faciles à transporter que d'autres biens -, comme de grandes pièces de monnaie en or, des chaînes d'or, épaisses et longues, mais aussi des colliers de perles fines et des boucles d'oreilles auxquelles pendaient de lourds diamants. Tout cela remplissait un grand sac de toile sur lequel ma mère veillait jalousement. Je ne sais pas comment elle avait réussi à faire sortir ces bijoux sans éveiller l'attention des autorités turques!

Mon père put donc ouvrir assez rapidement un magasin de vêtements pour hommes. Or, il se fournissait auprès d'un très grand magasin, appartenant à Salamon Alhadeff, à un prix qui était le même que celui auquel Salamon vendait au détail! Mon père ajoutait sa marge bénéficiaire. Mais, à ce compte, mon père ne parvenait pas à développer son affaire et il finit par faire faillite.

Nous avons alors décidé de monter un atelier de confection à la maison. Mon père écoulait nos produits en les vendant dans les villages avoisinants. Albert, le mari de

Judith, ma soeur aînée, était tailleur de métier. Ma soeur Mathilda apprit aussi à couper. Quant à Allegra et moi, nous apportions notre aide à toutes les autres phases, et nous n'étions pas de trop: coudre les pièces entre elles, faire les boutonnères, coudre les boutons, repasser les vêtements achevés, toutes ces tâches prenaient beaucoup de temps. Nous produisions quatre cents à cinq cents pantalons par semaine, et je ne parle pas des chemises! Regina, ma plus jeune soeur, ne travaillait pas avec nous; elle était employée chez un fleuriste. Son salaire payait le loyer de la maison où nous vivions à huit. Nous sommes ainsi parvenus à rembourser toutes les dettes résultant de la faillite de mon père. Regina connut son futur mari grâce à mon frère Isaac, qui ramenait plein d'amis à la maison. Parmi eux se trouvait Haco Halfon. Quand celui-ci partit en Rhodésie à la fin des années trente, il promit à Regina de la faire venir aussitôt qu'il pourrait. En effet, bien plus tard, elle le rejoignit et l'épousa en Rhodésie.

Revenons à Rhodes. Moi-même je faillis être engagée dans le grand magasin de Salamon Alhadéff, pour traduire toute la correspondance échangée avec les commerçants turcs; je devais traduire du turc en français et vice-versa. A cette époque, je ne connaissais pas encore tout à fait l'italien, je prenais des cours privés pour l'apprendre, de même que des cours de comptabilité. Mais le français faisait l'affaire pour Salamon Alhadéff; en fait pour lui, c'était égal, le français, l'italien, le judéo-espagnol.

Lorsqu'Atatürk prit le pouvoir, une de ses réformes consista à faire changer l'écriture en imposant l'emploi des caractères latins, à la place des caractères arabes, et il commença par la faire apprendre à la masse d'illettrés existant à cette époque. C'est ainsi qu'il put vaincre l'anal-

phabétisme, parce que le faire avec les caractères arabes aurait été trop difficile: par exemple un "b" était représenté par un signe recourbé vers le haut et trois points, tandis que le même signe signifiait "p" s'il n'avait que deux points. La différence entre les deux était bien trop imperceptible pour qu'un illettré la retienne. Lors d'un voyage à Smyrne en 1933, j'ai pu constater les résultats heureux de la réforme pour les paysans qui venaient en ville, assis dans leurs charrettes tirées par des mulets: ils n'avaient pas toujours les rênes en main; quand ils le pouvaient, ils lisaient le journal, chose qu'on n'aurait jamais vue auparavant. Ceci était vrai surtout à Smyrne, ville importante; dans les villages, sans doute, les progrès étaient plus lents. Une autre réforme d'Atatürk, avant celle de l'écriture, fut de moderniser l'habillement: les pantalons des hommes tout bouffants, les keffiehs, et les voiles des femmes sur le visage, il supprima tout, il voulait que la Turquie soit occidentalisée.

Quant à moi, je n'eus pas l'occasion d'apprendre le turc moderne: au cours des années trente, seul le turc ancien était vraiment utilisé. Les Turcs ne pouvaient certainement pas changer brusquement d'alphabet du jour au lendemain dans leur correspondance avec l'étranger. Donc pour mon emploi, cette réforme ne jouait pas.

Pour me faire engager chez Salamon Alhadeff, j'avais envoyé une lettre en turc. Je fus aussitôt acceptée. Tout était en ordre pour que je commence à travailler. Quand elles l'apprirent, les jeunes filles employées au magasin s'y opposèrent: "Si Diana entre ici, nous nous en irons, dirent-elles au patron." Elles étaient jalouses de moi. Non pas parce que je prenais leur place au magasin, elles ne connaissaient même pas le turc, non, le problème était ailleurs.

J'avais seize ans lorsque, plusieurs mois avant cette histoire, quand j'avais commencé à fréquenter un garçon, Haïm Capelluto. Le fils de la dame chez qui je prenais des leçons de comptabilité me l'avait présenté. Souvent, nous allions nous promener, par exemple au Mandraki, le port de Rhodes; certains soirs, nous sortions avec d'autres amis et nous allions danser. Jamais je ne me suis trouvée seule avec lui: j'étais toujours accompagnée par Allegra. Tout le monde connaissait notre relation. Cela ne plut pas aux employées d'Alhadeff, pour la raison que j'ai déjà expliquée - je volais un des partis de Rhodes. Elles furent plus fortes que moi: elles décidèrent le patron à changer d'avis et je n'eus pas l'emploi.

Par cette histoire, j'ai vraiment senti toute la haine des filles de Rhodes. Haïm m'aimait beaucoup, je l'ai fréquenté pendant quatre ans. La suite logique aurait été le mariage. Mais je n'avais pas de dot, je n'osais donc pas le lui proposer moi-même. Une dot honnête aurait été par exemple une somme de vingt mille à quarante mille liras, de quoi meubler un logement. Mon père n'en avait pas les moyens, alors qu'il avait déjà mes soeurs Mathilda et Allegra à marier avant moi. Haïm avait d'ailleurs été très gentil à mon égard: à un moment, il avait voulu m'offrir ces vingt mille liras, mais je ne pouvais accepter cela. Or sa famille voulait faire les choses comme il se doit: une fille apportait normalement une dot dans le ménage; d'autant plus que le frère aîné de Haïm avait, lui-même, épousé une jeune fille d'une grande famille juive de Turquie, avec une dot importante.

Marco, le nouveau voisin

Comment tout cela se termina-t-il?

En 1933, Zinbul, une des jeunes soeurs de ma mère, mourut malheureusement en couches à Smyrne. Elle aussi, quelques années auparavant, avait eu un problème de dot. Mon grand-père était déjà mort quand elle avait voulu se marier. S'était alors posée la question: "Mais que va t-on donc lui donner comme dot?" Comme le magasin de son père était encore dans la famille, on dut se résoudre à le lui offrir. Tous les héritiers, dont ma mère, durent spécifier par écrit qu'ils renonçaient à celui-ci, qu'ils n'en avaient pas besoin; c'est ainsi qu'il constitua une belle dot pour Zinbul et qu'elle put se marier dans les règles. Elle alla habiter Smyrne. Quelque temps après, elle mourut en couches. Nous sommes donc partis pour assister à ses funérailles.

Je restai huit mois en Turquie: j'en profitai pour aller également à Tiria. Pendant tout ce temps, j'entretenais une correspondance suivie avec Haïm à Rhodes. Mais il arriva ce qui devait arriver: ses proches ne lésinèrent pas sur les moyens, ils lui présentèrent tous les partis possibles et il finit par s'amouracher de l'une des jeunes filles. Moi, de toutes manières, je voulais couper cette relation qui ne menait à rien: en effet, il fallait ou bien se fiancer ou bien se quitter pour de bon. Comme il ne se décidait pas à se fiancer avec moi qui n'avais pas de dot, j'ai préféré rompre. Que pouvait-on faire d'autre?

A mon retour de Smyrne, je me suis aperçue que nous avions de nouveaux voisins, venus habiter juste en face de

chez nous. Il s'agissait de la famille de celui qui deviendrait mon mari. Elle aussi venait de Turquie.

Les parents de Marco ont tout de suite sympathisé avec les miens, ils se fréquentaient beaucoup. Marco, à l'occasion, accompagnait ses parents chez nous. Quand je suis revenue, on me l'a présenté et nous avons, nous aussi, sympathisé. A la suite de mon voyage, des amis de Smyrne m'envoyaient régulièrement des livres français. Ils étaient rares à Rhodes où on trouvait plus facilement des livres italiens, de sorte que je faisais plaisir à Marco en les lui prêtant de temps en temps car il aimait lire en français, quelque genre que ce soit, pourvu que ce soit du français. Ainsi, petit à petit, nos échanges prirent une autre tournure. Un jour il me demanda si je voulais l'accompagner au théâtre. Nous avons le théâtre Puccini à Rhodes, dans lequel, outre des pièces, on donnait aussi des spectacles divers. J'acceptai, bien sûr; mais je n'étais pas seule, ma soeur Allegra me servait toujours de chaperon. Pour Marco, nous sortir toutes deux coûtait les yeux de la tête, le pauvre, mais que pouvait-il faire? L'époque le voulait ainsi. Les parents de Marco m'appréciaient beaucoup, ils savaient que j'étais sérieuse, bien élevée. Je me souviens de sa soeur aînée, Marie, morte plus tard en déportation avec son mari et ses deux enfants. Elle m'aimait beaucoup; elle me disait que son frère avait beaucoup de chance de me connaître.

Marco avait ouvert un magasin et celui-ci marchait bien, très bien même. C'est pourquoi Shumuel, son père, voyant qu'il se débrouillait bien, décida d'y investir lui aussi de l'argent: il en débloqua de ses propres affaires en Turquie, le fit entrer discrètement à Rhodes et l'injecta dans le magasin de Marco. C'était une affaire de prêt-à-porter pour hommes et femmes, ce qui, à ce moment-là, était tout

nouveau à Rhodes. Il faisait venir des robes et des tailleurs d'Italie. Mais ses bonnes idées ne s'arrêtaient pas là: moi, j'allais au magasin, je me changeais, enfilant une de ses nouveautés - ce qui m'étais très facile avec ma taille de guêpe de l'époque -, puis je me promenais ainsi en ville, l'air de rien, mais avec l'idée très précise d'éveiller l'envie des femmes que je croisais. Tout le monde se connaissait et donc me reconnaissait. Le lendemain, à coup sûr, l'une ou l'autre qui m'avait aperçue la veille venait au magasin et demandait à Marco: "Ta fiancée avait un très joli tailleur hier, t'en reste-t-il encore?" Marco répondait: "J'en ai fait venir assez peu, je vais voir si le fournisseur peut encore m'approvisionner." En réalité il en avait un stock plein! Mais les articles tournaient vite. C'est ainsi que, si, au début, le magasin était petit, Marco put se permettre de l'agrandir par la suite avec l'aide de son père. Malheureusement, cela n'a pas pu continuer bien longtemps.

Le décret fatidique

Un décret fut promulgué en septembre 1938, dans le cadre des lois raciales de la dictature de Mussolini. Le décret obligeait tout Juif, venu s'établir à Rhodes après 1912, à quitter l'île dans un délai de six mois. Ce fut un coup de tonnerre dans la vie paisible de la majorité des membres de la communauté juive.

La famille de Marco et la mienne étaient tout à fait concernées par le décret: nous devions partir!

Mon futur beau-père eut alors à régler un fameux problème: il n'avait plus de passeport! J'ai expliqué précédemment comment il avait fait entrer de l'argent illégalement. Pour marier ses filles aussi: à l'époque de l'agrandissement du magasin, Shumuel avait constitué la dot de sa fille Carmen de cette manière, puisque ses affaires étaient établies en Turquie. Lui-même voyageait régulièrement entre les deux pays, de telle sorte qu'il avait fini par éveiller les soupçons des autorités turques croyant à de sérieuses fuites de capitaux. Alors que Shumuel était à Rhodes, quelque temps avant le décret, l'ambassade turque le convoqua et lui retira son passeport.

Mes parents, quant à eux, se décidèrent à partir. Avant que le délai des six mois ne soit écoulé, ils envoyèrent ma soeur Regina en éclaireur à Smyrne, où la plupart des oncles, tantes et cousins de Tiria s'étaient installés. Ils la chargèrent de trouver une maison, pour eux-mêmes et ma soeur Mathilda, qui n'avait toujours pas de prétendant.

Apprenant cela, Shumuel lui confia une autre mission, celle de passer à Bodrum, qui était sur son itinéraire, afin d'y rencontrer un ami intime. La famille de Marco en était originaire, Shumuel y avait toujours son commerce, des proches, des amis. Parmi ceux-ci, un jeune médecin, à qui Shumuel avait auparavant payé des études universitaires, à défaut de pouvoir le faire pour son propre fils: en effet il avait souhaité que Marco devienne médecin, mais celui-ci n'avait rien voulu entendre à ce sujet (Marco a toujours été un homme pratique; ce qu'il a voulu apprendre dans sa vie, il l'a fait par lui-même, sur le tas). Le jeune médecin, en retour, veillait sur les intérêts de Shumuel en son absence. Shumuel lui avait fait savoir ce qu'il était advenu de son passeport, il lui avait également demandé d'entreprendre les démarches nécessaires pour arranger le malentendu. Regina fut chargée par Shumuel de le presser, vu les circonstances. Elle partit. Comme le bateau de Rhodes n'arrivait à Bodrum que tard dans la soirée, ce n'est que vers minuit seulement que Regina put se rendre à l'adresse indiquée par Shumuel, chez un de ses neveux. Le médecin n'était pas au rendez-vous, mais le cousin la rassura: ils étaient tous au courant des événements, et le médecin faisait ce qu'il pouvait pour le passeport. Regina poursuivit sa route vers Smyrne et écrivit à Shumuel de prendre patience.

Entre-temps, un des effets du décret fut que Marco et moi, nous prîmes une décision importante: nous marier et partir, voilà ce que nous allions faire! Seulement, il fallait trouver un pays où nous réfugier. Et nous n'en trouvions pas, aucun des pays où nous désirions aller ne voulait nous accueillir. Nous avions voulu aller en Rhodésie (l'actuel Zimbabwe): Aaron Alhadeff, venu de Rhodésie pour un séjour de quelques mois, nous avait convaincus et essaya de

nous y faire entrer. Mais les Anglais refusèrent (la Rhodésie était alors une colonie britannique). Ma soeur Regina, elle, n'eut pas autant de difficultés: lorsqu'elle rejoignit enfin Haco, en 1940, comme ils se l'étaient promis quelques années auparavant, il suffit à celui-ci de payer une caution au gouvernement rhodésien pour qu'il puisse faire venir sa future femme (si elle ne l'a rejoint que si tard, c'est que la caution était tout de même assez élevée; finalement Haco avait dû demander à un ami de l'aider à la payer). Marco et moi, nous n'étions pas dans le cas où l'un des deux étant déjà sur place, il pouvait faire venir l'autre. Nous ne pouvions pas entrer en Rhodésie. Le délai de six mois finit par expirer. Heureusement, le gouvernement italien nous accorda une prolongation de six autres mois pour quitter Rhodes.

Nous décidâmes alors d'aller en Palestine, dans la clandestinité, puisqu'officiellement ce pays, sous protectorat britannique, nous était fermé (cette disposition, prise par les Anglais, nuisit gravement aux Juifs). Cela voulait dire que nous devions acheter notre passage à un prix très élevé! De toutes façons, nous n'avions pas le choix. Nous nous sommes mis à préparer nos bagages, c'est-à-dire des malles - moi j'avais un coffre énorme - et nous les avons apportées à la douane pour les faire expédier en Palestine.

Sur ces entrefaites, Nethanel Alhadeff, le mari de Julia, une des soeurs de Marco, nous envoya une lettre.

Il y avait à Rhodes plusieurs familles Alhadeff, n'ayant entre elles qu'un lointain lien de parenté.

Nethanel et Julia, comme plusieurs de nos proches et de nos connaissances, étaient établis au Congo. Marco avait

envisagé d'y aller mais avait fini par rejeter cette idée, parce qu'il avait déjà essayé d'y vivre dans les années vingt. En effet, à cette époque, il était allé rejoindre son frère Jacques, parti avant lui à Luluabourg, mais à cause des très fortes chaleurs de la région, il y était tombé malade. Comme il était très fragile des bronches et des poumons, il se disait que ce dur climat, si chaud, lui ferait continuellement tort. Voilà pourquoi le Congo, ce n'était pas non plus pour nous (pas encore, du moins). Nethanel n'écrivait d'ailleurs pas dans ce sens: il nous conseillait de renoncer à la Palestine où la vie, nous le savions, serait très dure, pour Tanger, zone internationale à la pointe du Maroc, où nous pourrions entrer librement. Et pourquoi pas? Son conseil nous plut.

Nous sommes donc retournés à la douane pour faire changer la destination de nos bagages. Nous avons d'ailleurs tiré profit de cette circonstance. Nous aussi, nous aurions besoin d'argent pour tenter une nouvelle vie à Tanger. Pour nous comme pour tout le monde, le montant maximum que nous pouvions faire sortir, c'était l'équivalent de quelques milliers de francs belges. Il fallait donc se débrouiller autrement pour faire sortir plus d'argent. Voici le système que nous avons trouvé.

Les anciens Rhodiotes, déjà installés en Amérique et en Afrique, envoyaient des chèques pour faire vivre les membres de leur famille restés à Rhodes. Ceux-ci se gardaient bien de toucher les chèques, établis au porteur, auprès d'une banque. Ils les échangeaient, contre de l'argent liquide, avec ceux des nôtres qui voulaient partir. Les premiers avaient ainsi l'argent immédiatement; les seconds quittaient l'île en s'arrangeant pour emmener le chèque caché dans leurs affaires. Ils le touchaient ensuite à l'étranger, dans n'importe quelle banque.

Lorsque nous sommes arrivés à la douane, Marco portait un de ces fameux chèques sur lui: nous avions une petite idée derrière la tête. A vrai dire, le chèque se trouvait dans une veste que Marco tenait à la main, comme s'il avait trop chaud. Une fois entré dans le local, il la posa sur un meuble quelconque, tandis que les douaniers nous demandaient d'ouvrir nos bagages pour en contrôler le contenu. Lorsqu'ils eurent terminé, ils nous permirent de les refermer à clé. A ce moment, Marco fit comme s'il venait de penser que, tout compte fait, il n'aurait plus besoin de sa veste jusqu'au jour de son propre départ, qu'il préférerait la ranger dans une des malles. Elles étaient toujours ouvertes, il prit la veste tranquillement, la déposa au-dessus d'autres vêtements, rabattit le couvercle, ferma la malle à clé et glissa celle-ci dans sa poche. Les douaniers n'y avaient vu que du feu! Lorsque nous partirions nous-mêmes plus tard, avec quelques valises, ils pourraient toujours nous fouiller, nous ne devrions plus nous casser la tête pour cacher le chèque!

Une autre formule nous promettait encore d'avoir de l'argent: le prêt. Marco paya, par exemple, à une cousine éloignée, Yuhevet Galanti, son billet pour le bateau, ainsi qu'à sa mère et ses deux soeurs. Et lorsque nous arrivâmes à Tanger, le frère de Yuhevet, Bohor, alors au Congo, ne tarda pas à nous rembourser par un transfert vers notre banque à Tanger, tout simplement.

D'autres mariages que celui de Diana se décidèrent dans la précipitation. Le sort de sa soeur Allegra fut scellé en un tournemain.

Au milieu des années trente, Haco Halfon avait quitté Rhodes pour la Rhodésie, avec, en poche, quelques adresses de connaissances dans ce nouveau pays. Aaron Alhadeff y étant déjà marié, il hébergea Haco, dans sa maison non loin de Salisbury (aujourd'hui Harare). Haco correspondait avec ma soeur Regina. Un jour elle lui envoya une photo d'elle-même prise avec Allegra. Bien sûr, il montrait les photos qu'il recevait à tout le monde, Aaron la vit. Peu de temps après, la femme d'Aaron mourut de je ne sais quelle maladie. Devenu veuf, Aaron décida de venir à Rhodes pour plusieurs mois, pour voir sa famille et surtout pour se changer les idées. Il emmenait ses deux fils de sept et cinq ans avec lui, Isaac et Benny. Il vint, bien entendu, immédiatement rendre visite à Regina de la part de Haco. C'est ainsi qu'il fit vraiment la connaissance d'Allegra, qui lui plaisait déjà. Ce fut le coup de foudre. Les proches d'Aaron ne manquèrent pas de lui présenter plusieurs partis, avant qu'il ne songe à repartir vers sa brousse, mais aucune jeune fille ne lui plut autant qu'Allegra. Il la demanda très vite en mariage à mon père. Comme il n'avait pas besoin de dot - elle n'en avait d'ailleurs pas -, ils se fiancèrent sans problème, avec l'idée de se marier à la fin de son séjour, plusieurs mois plus tard...

Un soir de septembre 1938, c'était un jeudi, trois mois seulement après l'arrivée d'Aaron, voilà le fameux décret rendu public: des hauts-parleurs, accrochés aux façades des bâtiments non loin du Mandraki, diffusèrent la nouvelle, comme c'était l'habitude à Rhodes. Aaron, à peine entendit-il le décret qu'il se rendit chez mon père et lui dit qu'il n'était pas question pour lui de rester une semaine de plus à Rhodes, qu'il voulait à tout prix se marier et partir au plus tôt!

Ainsi fut-il fait, en toute hâte. Le mariage fut célébré dès le dimanche - trois jours après l'annonce du décret -, à la maison, puis fêté dans un hôtel d'un village avoisinant, avec quelques proches de la famille. Puisque seul le mariage religieux suffisait pour la Rhodésie, il fut possible de tout organiser rapidement. Allegra et Aaron passèrent leur lune de miel d'une semaine dans l'hôtel même, puis partirent pour de bon en Rhodésie, avec les deux garçons d'Aaron. Allegra les considéra d'emblée comme ses propres fils. Par la suite, elle-même eut deux enfants d'Aaron, Solly et Rachel. Mais Allegra ne fit jamais de différence, et ce n'est que bien plus tard, alors qu'elle était déjà une grande fille, que Rachel apprit, par des camarades de l'école, qu'Isaac et Benny avaient eu une autre mère.

L'année 1939

Nous venions de passer une dizaine d'années très agréables à Rhodes et n'avions pas imaginé d'être à nouveau obligés de partir. Notre famille, si unie, se disloquait ...

Allegra partit la première, puis Isaac: il était temps pour lui aussi, il émigra au Congo, à Stanleyville. Regina partit ensuite, comme on le sait, pour chercher un logement à Smyrne. Judith, déjà mariée à Albert depuis longtemps, avait, elle, décidé d'aller en Palestine: avec ses jeunes enfants, elle considérait que c'était la meilleure destination. Les départs s'organisaient donc. Nous étions déjà en 1939.

Marco et moi, nous nous sommes mariés civilement. Ce fut juste une formalité administrative, en attendant le mariage religieux que nous n'avions pas encore fixé. Nous nous étions fréquentés trois bonnes années.

Marco avait eu la tuberculose dans les années vingt. Et, bien qu'il soit resté un an dans un sanatorium en Italie où il fut soigné très sérieusement, il n'était pas vraiment considéré comme un excellent parti par les Rhodiotes: ils se méfiaient d'éventuelles complications respiratoires, et ne voulaient pas faire ce cadeau empoisonné à leurs filles. Nous, venus de Turquie plus récemment que la famille de Marco, nous ignorions tout de cela. Quand j'ai commencé à le fréquenter sérieusement, une amie de ma mère n'a pas manqué de lui dire ce qu'il en était. Ma mère lui a répondu: "C'est la destinée de Diana. Elle a fréquenté Haïm Capelluto pendant quatre ans, et regarde, il a fini par se marier avec une autre. Laissons faire le destin."

Sage décision de Luna. Marco est décédé à l'âge de quatre-vingt-trois ans, d'un arrêt du coeur, lors d'une mauvaise pharyngite. Sa vie s'était pratiquement écoulée sans ennui de santé - à part deux ou trois alarmes, sérieuses mais ponctuelles.

Quant à la communauté juive de Bodrum, elle ne savait pas grand-chose de Marco, sinon qu'il avait l'âge de se marier. Des pères de famille contactaient parfois Shumuel, quand il était à Bodrum, lui proposant leur fille pour Marco en lui offrant une dot plus ou moins importante. Et Shumuel ne manquait pas d'en faire part à Marco. A la fin, pour couper court à toutes ces propositions, car il voulait vraiment m'épouser, Marco lui mentit et lui dit que David, mon père, lui avait promis une dot pour moi. La question fut donc provisoirement réglée, et avec l'approche des événements, elle fut, bien entendu, définitivement oubliée.

Notre mariage religieux se fit dans la plus grande improvisation. Pessah, cette année-là, tombait un lundi. Le vendredi précédant, Shumuel faisait, de bonne heure, les derniers achats pour la fête, lorsqu'un messenger alla à sa rencontre en ville pour lui demander de venir retirer son passeport à l'ambassade de Turquie. Il le récupéra donc sans tarder et une fois rentré à la maison, prit un certain nombre de décisions avec sa femme, Esther.

Il courut alors, sans plus attendre, chez nous: "Luna, dit-il à ma mère, il faut marier nos enfants aujourd'hui même. Plus rien ne s'oppose maintenant à ce que je quitte Rhodes, je n'ai que trop attendu; et cette fois, puisqu'il le faut bien, j'emmène tous les miens, nous retournons à Bodrum. Nous partirons dès la fin de Pessah. C'est donc aujourd'hui qu'il

faut les marier. Sinon, qui sait quand nos deux familles seront encore réunies?"

On nous appela, Marco et moi, pour nous exposer la situation. Je refusai, révoltée: je voulais une grande fête, un beau mariage, et pas une petite cérémonie à la va-vite! Mon beau-père me dit avec patience: "Ecoute, Diana, il faut être sage: si tu n'acceptes pas de le faire aujourd'hui, je crains bien que ce mariage ne se fasse jamais!" Je dus me résoudre à accepter. Heureusement, j'avais déjà ma robe blanche prête. Du côté de l'aspect pratique, ce fut assez facile: on appela le rabbin, on arrangea le "talamo" et on nous maria. Quant à la fête, on en fit tout de même une: puisque nous étions à la veille de Pessah, nos deux familles étaient, de toutes manières, en train de préparer un repas de fête. Il servit pour mon mariage où, à part nos deux familles, était invitée la famille de Haïm Israël, le beau-père d'Isi Nadjar (devenu Nakar à Bruxelles, lorsqu'il s'y installa dans les années soixante).

Mes beaux-parents partirent juste après les sept jours de Pessah. Aussi mes parents nous hébergèrent-ils provisoirement. Ceux-ci avaient finalement décidé de rester à Rhodes, suivant un nouveau décret qui le permettait aux Juifs de plus de cinquante ans. Regina ne cherchait donc plus de logement, mais elle avait décidé de rester encore quelque temps à Smyrne, chez ma tante Victoria, c'est pourquoi elle n'était pas présente à mon mariage.

Mariés "el viernes de Pessah" (le vendredi de Pessah) qui tombait le 3 avril 1939, nous prîmes trois mois plus tard le bateau pour Tanger. Et le 24 décembre, c'est-à-dire exactement après neuf mois, naissait mon fils Samy. Regina nous rejoignit quelques semaines avant sa naissance, venant directement de Smyrne. Son bateau passait

par Rhodes et allait en Afrique. Ce fut le tout dernier bateau que purent encore prendre les Juifs originaires de Rhodes pour quitter l'île.

A Tanger, Regina m'aida à soigner et à pouponner Sammy, en attendant de partir pour la Rhodésie.

Ainsi, une nouvelle vie commençait pour chacun de nous.

Si le décret sonna comme un coup de tonnerre en 1938, personne n'aurait imaginé, alors, qu'il représenterait le salut de plusieurs familles juives. Ceux qui n'étaient pas concernés par le décret restèrent à Rhodes et ne furent pas inquiétés jusqu'en 1944. A ce moment, l'emprise de l'Allemagne se fit plus précise sur l'Italie, et Rhodes fut livrée aux Allemands. Tous les Juifs encore présents furent emmenés dans les camps de concentration. Le pauvre Haïm Capelluto, le premier fiancé de Diana, mourut en déportation avec sa femme, comme la plupart des autres. Quelques dizaines seulement échappèrent à la mort des camps.

L'ambassade de Turquie protégea les ressortissants juifs turcs: les parents de Diana furent rapatriés en Turquie qu'ils ne quittèrent qu'en 1946 pour la Palestine.



Parus chez le même éditeur.
Les ouvrages signalés par un
astérisque ont été réalisés à
partir d'interviews.

L'art d'entreprendre

Des sources et des hommes (Spadel) *

L'or blanc d'Harmignies (CBR) *

Chaux devant ! (Carmeuse) *

Du charbon et des hommes (Espérance et Bonne Fortune) *

Notre famille (Jo Grade – La brasserie de Mt-St-Guibert) *

Hors des sentiers battus – Du Kivu à Walibi (Eddy Meeùs) *

De Bagdad à Douala (Francis Dauvin)

Profession libraire (Paul Beauvois)

Petite et grande histoire

Quarante-cinq ans au Kivu (Xavier Dierckx et Luc Croegaert)

Journal d'une rébellion – Les Mulelistes (Cyrille Kharkevitch)

« 48 » – Mémoires magyars (Georges Lázár) *

Des chênes aux marronniers (Duiliu C. Zamfirescu)

Il était une fois l'Île des Roses (Elisa Franco-Hasson) *

De l'ombre à la lumière (Denise Weiss-Godlewicz) *

Souvenirs d'un enfant juif devenu grand-père (Simon Mel)

L. Falkenstein, pionnier de la réconciliation judéo-allemande

(August Hanz)

Plus que la vie (Charles Lerner) *

Du Paradis à l'Enfer (Stella Hasson)

Des lendemains de paix et de liberté
(L. Bischops-Poverman)
Une part de notre humanité (Julek Bar) *

Chronique familiale

L'Argentine (C^{tesse} I.-G. Du Monceau de Bergendal) *
Les enfants du château (Colette de Thomaz)
Sous les ombrages de Lombise (C^{tesse} R.-V. Carton de Wiart) *
De Turczynek à Oléron (Georges Fabian) *
La vita di Marco (C^{te} Marco di Carrobio) *
Deux visages, un regard (Elisabeth Dispaux) *
Des racines où puiser (Louis Hardy) *
Souvenirs de nos années trente (Paul Beauvois)

Roman et recueil

Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine (Mina Oualdhadj)
Botany Bay (Jean Devos)
Soleils, sentences et sentiments (Chevalier de Mahieu)
Un jardin secret (Abel Prinzie)

Essai, philosophie et religion

Le monde de Jérôme (Louis Victor)
Sur la pointe des mots (Alba Docilia)
Conscience@évolutions (Claude Godwin)
Le syndrome de Marie-Claire – Le choc des Surmois
(Dr. Marc Goltzberg)

**« Tu devrais écrire un livre »,
vous disent vos amis...**

Transmettre l'histoire de votre famille,
celle de votre entreprise ou le fruit de
votre expérience professionnelle...

Une idée folle ? Peut-être pas.

Nous réalisons votre projet à partir
d'interviews ou de votre manuscrit, en
vue de son édition en tirage réduit pour
vos proches, vos amis ou vos relations.

Editions Clepsydre
Rue de la Station 12 (Bte 9)
1410 Waterloo (Belgique)
Tél. : +32 (0) 2 378 17 66
www.clepsydre.be

Uitgeverij Sherazade
Oude Vestingsstraat 9/5
8500 Kortrijk (België)
Tél. : +32 (0) 56 25 60 63
www.sherazade.be
